

La Presse

Plus, dimanche 6 août 2006, p. PLUS3

Le français renaît dans le Maine

Belluck, Pam

New York Times

À son école de Frenchville, dans le Maine, on obligeait Cléo Ouellette à écrire "I will not speak French" ("Je ne parlerai pas français") encore et encore si elle murmurait ne serait-ce qu'un "oui" ou un "non". L'école accordait aussi des congés spéciaux aux élèves qui dénonçaient leurs camarades franco-américains surpris à parler français.

Dans une autre école, à Old Town, Frederic Lévesque a été rebaptisé Fred Bishop par ses professeurs. Une fois traduit, son nom cachait son origine francophone.

Ça, c'était le Maine des années 50 et 60. Avoir honte de ses origines canadiennes-françaises a ainsi perduré pendant des décennies. Mais aujourd'hui, le français est à nouveau à l'honneur.

Pour donner aux gens la chance de réapprendre le français, des cours de mise à niveau et des groupes de conversation se multiplient dans des endroits comme la bibliothèque municipale de South Portland. Les résultats du dernier recensement américain montrent que le Maine compte la plus forte proportion de francophones de tous les États-Unis, soit environ 5,3% (ou 70 000 personnes).

À South Freeport, l'École française du Maine a ouvert une classe de maternelle en 2001. Elle a connu un tel succès que, chaque année, elle ouvre une nouvelle classe pour les élèves plus vieux. Plusieurs ont des parents franco-américains qui ont dû renoncer au français et certains d'entre eux parcourent de grandes distances pour se rendre à l'école.

"Mon père a grandi en ne parlant que le français, et puis il est allé à l'école, où il a dû subir les moqueries des autres, indique Bob Michaud. Il a tenu à éviter cette expérience à ses enfants. Ma femme et moi faisons donc partie d'une génération qui n'a pas pu pratiquer le français."

Alexandre, le fils de M. Michaud, est en deuxième année à l'École française, qui se trouve à 45 minutes de chez lui. "Je le fais parce que je veux qu'Alex en apprenne davantage sur notre héritage et nos origines", explique-t-il.

La fréquentation de cette école a fait en sorte que Anna Bilodeau, 8 ans, et son frère Markus, 7 ans, parlent couramment dans la langue de Molière avec leur grand-mère, Arlène Bilodeau, 68 ans. Celle-ci regrette de ne pas avoir pris les moyens pour que ses propres enfants connaissent bien le français. "Ça me rendait triste, dit-elle, c'était notre langue. Lorsque j'écoute Anna et

Markus, j'admire ce qu'ils font."
Châssis, char, moé

"À l'époque, parler français était tout simplement une tare. Les gens pensaient que vous n'étiez pas aussi brillant que les autres, que vous ne parliez pas anglais aussi bien que les autres", se souvient Linda Wagner, une quinquagénaire de Lewiston, qui suit des cours pour retrouver la langue qu'elle a perdue pendant son enfance.

Suzanne Bourassa Woodward, 46 ans, de South Portland, a inscrit sa fille de 10 ans à des cours de français. "Mon français à moi s'est fait clandestin en quatrième année parce qu'on me ridiculisait, on m'abreuvait de plaisanteries stupide, dit-elle. Après ça, dit-elle, mes parents me parlaient toujours en français, mais je répondais toujours en anglais."

Le problème a été exacerbé par l'écart qui existe entre le franco-américain et le français de France, au plan des expressions, de la prononciation et du vocabulaire. Comme plusieurs Québécois, les Franco-Américains disent parfois "châssis" au lieu de "fenêtre" et parlent de "char" à la place de "voiture". Le mot "moi" est aussi prononcé "moé".

Pour Jim Bishop, le fils de Fred, suivre des cours de français à l'école secondaire et au collège s'est ainsi révélé "un vrai cauchemar", dit-il. "Parce qu'il m'arrivait parfois de dire des mots qui n'étaient pas de vrais mots en français."

Si certains endroits célèbrent la langue franco-américaine, plusieurs autres -comme l'École française - enseignent plutôt la langue parisienne. Le gouvernement français y participe aussi puisqu'il y voit "un très grand potentiel pour développer les relations commerciales, le tourisme", observe Alexis Berthier, porte-parole au consulat de France à Boston.

Dans plusieurs écoles, l'espagnol reste beaucoup plus populaire que le français. La résurgence d'une langue perdue a toutefois une profonde signification pour des gens comme Norman Marquis, d'Old Orchard Beach.

"On dirait que c'est comme si j'avais trouvé la religion, dit l'homme de 68 ans, que l'émotion étreint soudain. Ma religion, ma première religion, c'était le français. J'ai pour lui une place toute spéciale dans mon coeur."

Illustration(s) :

Le Maine compte la plus forte proportion de francophones de tous les États-Unis ainsi qu'une école française. Anna Bilodeau, 9 ans, y lit un livre d'histoire dans la langue de ses ancêtres. Marie Gaele Casset Ford enseigne à l'École française du Maine, à South Freeport. Depuis cinq ans, les Franco-Américains y redécouvrent leurs racines.

© 2006 La Presse. Tous droits réservés.